

## TABLE DES MATIÈRES

TOUTE RÉVOLUTION EST UN COUP DE DÉS .....	9
I. L'INVENTION D'UNE POLITIQUE DE LA LECTURE .....	19
<p><i>« Mallarmé, professeur de morale » : allégorie et philologie, 19. – Lire en de sombres temps : Martin Heidegger et Walter Benjamin, 27. – Mallarmé entre deux guerres : la NRF, les surréalistes, les communistes, 36. – De la poésie pure à la politique de l'esprit : Paul Valéry, 44. – Mallarmé en l'an quarante : Henri Mondor et Maurice Blanchot, 53.</i></p>	
II. LE TERRORISTE DE LA DIALECTIQUE .....	64
<p><i>« La Guerre a eu lieu » : révolution et terreur, 64. – L'épuration des purs littérateurs : Jean-Paul Sartre, 69. – La littérature à l'épreuve du maître absolu : Maurice Blanchot, 77. – La liberté d'une tête coupée : Maurice Blanchot, 86. – Le terrorisme de la politesse : Jean-Paul Sartre, 94. – Comme Moïse au seuil de la Terre promise : Roland Barthes, 101.</i></p>	
III. LA VIEILLE TAUPE DU TEXTE .....	107
<p><i>« Mallarmé is a machine gun » : Saussure contre Sartre, 107. – Une révolution en réserve : Philippe Sollers et la revue Tel Quel, 114. – La mimésis entre deux coups de dés : Jacques Derrida, 121. – Quand énoncer signifie produire : Jean-Pierre Faye et la revue Change, 129. – Tigre de papier, mais beaucoup de papier : Julia Kristeva, 139.</i></p>	
IV. LE CYGNE DES FINS DE SIÈCLE .....	148
<p><i>L'escouade du labeur gît au rendez-vous mais vaincue, 148. – La révolte est le ptyx de l'État : Alain Badiou, 154. – La déconstruction du national-esthétisme : Philippe Lacoue-Labarthe, 164. – Le leurre du grand naufrage glorieux : Jacques Rancière, 171. – Le tombeau du camarade Mallarmé : Jean-Claude Milner, 181.</i></p>	
LIRE POUR SON ÉPOQUE .....	191

## AVANT-PROPOS

### TOUTE RÉVOLUTION EST UN COUP DE DÉS

Mallarmé fut davantage un contemporain du XX<sup>e</sup> siècle que de son propre siècle. À travers les représentations que bricole la mémoire et parmi lesquelles braconnent les lecteurs, le poète a connu des vies posthumes que ne suffisent à conjurer ni le recours aux registres de l'état civil, qui consignent ses dates de naissance et de mort, ni le retour au corpus des textes qui portent sa signature. L'une de ses survivances, tel l'écheveau de pièces rapportées que Freud a reconnu dans la combinatoire du rêve, le présente affublé non seulement du gilet vermillon arboré par Théophile Gautier lors de la bataille d'*Hernani*, à titre d'incarnation de la doctrine de l'art pour l'art, mais également de ce drapeau rouge provisoirement hissé, cinquante ans après l'Octobre russe, sur la vieille Sorbonne, au cœur d'un Quartier latin ressuscité par les barricades estudiantines. D'aucuns préféreront à cette image apocryphe un portrait de Mallarmé, attribué au photographe Alberto Korda, sur lequel le poète haranguant la foule sous son béret étoilé tient entre ses mains les plans du *Monument à la Troisième Internationale* de Tatline, ou un dessin à la manière de Giacometti le représentant à la création des *Paravents* de Jean Genet, tenant tête aux anciens combattants des guerres coloniales qui envahissent le théâtre de l'Odéon. Les cinéphiles les plus érudits, abandonnant ces fantasmagories, se souviendront d'une dizaine de minutes de pellicule, connues sous le titre *Toute Révolution est un coup de dés*, que ses réalisateurs disaient emprunté à Jules Michelet, pendant lesquelles neuf récitants déclament au cimetière du Père-Lachaise, devant le Mur des Fédérés, contre lequel une centaine de communards ont été fusillés, la constellation de vers

de son dernier poème<sup>1</sup>. Ces images, qui évoquent la coexistence anachronique des temps et des lieux dans la mémoire culturelle et la puissance productrice des pratiques de lecture et d'interprétation, peuvent-elles encore nous émouvoir comme « un coup de pistolet au milieu d'un concert », pour reprendre la formule de Stendhal décrivant l'irruption de « la politique au milieu des intérêts d'imagination<sup>2</sup> » ?

Pour attester la récurrence de ces représentations dignes des fabriques d'Épinal, il suffit d'ouvrir quelques essais toujours disponibles chez les libraires, de mettre la main sur des journaux et revues littéraires du dernier siècle et enfin, selon le vœu fameux de Coleridge, comme s'il en allait d'une fiction romanesque, de suspendre son incrédulité. En 1969, le quotidien communiste *L'Humanité* fait paraître dans ses pages un article du romancier et philosophe Jean-Pierre Faye intitulé « Le camarade "Mallarmé" » par lequel éclate au grand jour une querelle entre deux factions de l'avant-garde littéraire et théorique de l'époque : « Que tout pouvoir social soit constitué par cet anti-pouvoir qu'est la lettre, voilà un fait mallarméen<sup>3</sup>. » Quelques années plus tard, reçu à la chaire de sémiologie du Collège de France, Roland Barthes, détournant une déclaration d'André Breton, se réclame de l'auteur du *Coup de dés* : « "Changer la langue", mot mallarméen, est concomitant de "Changer le monde", mot marxien : il y a une écoute *politique* de Mallarmé, de ceux qui l'ont suivi et le suivent encore<sup>4</sup>. » Se penchant tardivement sur sa vocation à la révolte, Guy Debord, fondateur de l'Internationale situationniste, situe le poète symboliste parmi les intercesseurs de sa jeunesse insurrectionnelle : « "La

1. Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, *Toute Révolution est un coup de dés*, France, 10 min, 35 mm, 1977.

2. Stendhal, *Le Rouge et le noir* [1830], *Œuvres romanesques complètes*, I, éd. Y. Ansel, Ph. Berthier et X. Bourdenet, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 2005, p. 688.

3. Jean-Pierre Faye, « Le Camarade "Mallarmé" », *L'Humanité*, 12 septembre 1969, p. 9.

4. Roland Barthes, *Leçon* [1978], *Œuvres complètes*, V. 1977-1980, éd. É. Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 436. Dans le discours rédigé en vue du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, que les organisateurs ne lui permettent pas de prononcer, mais qu'il publie quelques mois plus tard, Breton résume ainsi les convictions idéologiques de son groupe : « "Transformer le monde", a dit Marx ; "changer la vie", a dit Rimbaud : ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un. » Dans la même conférence, il attribue à Romain Rolland une idée analogue : « "Il faut rêver", a dit Lénine ; "Il faut agir", a dit Goethe. » André Breton, « Discours au Congrès des écrivains », *Position politique du surréalisme* [1935], *Œuvres complètes*, II, éd. M. Bonnet, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1992, p. 453 et p. 459.

destruction fut ma Béatrice”, écrivait Mallarmé, qui a été le guide de quelques autres dans des explorations assez périlleuses<sup>5</sup>. » Tout se passe en somme comme si le Livre, duquel Mallarmé attendait l’explication orphique de la terre, représentait pour ces lecteurs un cryptogramme du *Capital*, un traité de résistance aux mystifications de la société du spectacle, voire un équivalent du petit livre rouge du Grand Timonier. Mais ces avatars du camarade Mallarmé sont tardifs : déjà, sous la botte allemande, le poète de tour d’ivoire avait été promu « professeur de morale » dans *Les Lettres françaises clandestines*<sup>6</sup>.

Plus démocrate qu’un Flaubert, moins *dépolitiqué* qu’un Baudelaire, Mallarmé ne fut pourtant ni communard ni communiste. À vingt ans, il confie à son ami Henri Cazalis : « Tu sais que toutes mes illusions politiques se sont effacées une par une, et que si j’arbore un drapeau rouge c’est uniquement parce que je hais les gredins et déteste la force. Henri, tu verras, il n’y a de vrai, d’immuable, de grand, et de sacré que l’Art<sup>7</sup>. » Trois décennies plus tard, lors d’une enquête sur l’évolution littéraire, il déclare à Jules Huret que le poète, dans une époque comme la sienne, est « en grève devant la société<sup>8</sup> ». Mais l’allusion au mouvement ouvrier et à la question sociale, loin d’affirmer la solidarité de l’écrivain avec les revendications syndicales de son temps, signifie le refus de compromettre la littérature avec le siècle. Si Mallarmé apparaît à certains de ses contemporains comme un « anarchiste littéraire », notamment pour son témoignage en faveur de Félix Fénéon devant les tribunaux, son œuvre, comme le reconnaît Gustave Lanson, n’est ni « complice de Ravachol » ni « inspiratrice des dynamiteurs<sup>9</sup> ». Dans une conférence prononcée à Cambridge, le poète n’avoue d’ailleurs sa fascination pour un attentat perpétré à la Chambre des députés que pour dénoncer

5. Guy Debord, *Panegyrique* [1989], *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2006, p. 1663.

6. « Mallarmé, professeur de morale », *Les Lettres françaises*, n° 9, septembre 1943.

7. Stéphane Mallarmé, lettre à Henri Cazalis du 24 juin 1863, *Correspondance complète 1862-1871*, suivi de *Lettres sur la poésie 1872-1898*, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 147.

8. Stéphane Mallarmé, « Sur l’évolution littéraire » [1891], *Œuvres complètes, II*, éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 2003, p. 700.

9. Gustave Lanson, « Stéphane Mallarmé » [1893], *Essais de méthode, de critique et d’histoire littéraire*, éd. H. Peyre, Paris, Librairie Hachette, 1965, p. 473. Sur les rapports entre l’anarchisme et le symbolisme : Uri Eisenzweig, *Fictions de l’anarchisme*, Paris, Christian Bourgois, 2001.

aussitôt la violence de la propagande par le fait : « Les engins dont le bris illumine les parlements d'une lueur sommaire, mais estropie à faire grand pitié, des badauds, je m'y intéresserais, en raison de la lueur – sans la brièveté de son enseignement qui permet au législateur d'alléguer une définitive incompréhension ; je récuse l'adjonction de balles à tir et de clous<sup>10</sup>. » Il est vrai que les « Variations sur un sujet » qu'il publie dans *La Revue blanche* en 1895 côtoient un portrait de Bakounine par Bernard Lazare, un article d'Alexandre Herzen sur Proudhon, une critique du troisième volume du *Capital* par Charles Adler, mais Mallarmé prend soin de mettre en garde ses « camarades » contre le « besoin d'agir » en leur suggérant de privilégier « l'action restreinte » de la littérature<sup>11</sup>. Son seul engagement sans équivoque dans les affaires de la Troisième République prend la forme d'une lettre à la une du *Figaro*, dans laquelle il propose la création d'un « Fonds littéraire » afin de distribuer aux écrivains contemporains les revenus générés par la réédition des œuvres désormais tombées dans le domaine public<sup>12</sup>.

Devant les portraits du camarade Mallarmé, qui le peignent sous les traits d'un insurgé ou d'un enragé, on aura beau jeu de relever les contresens historiques provoqués par le démon de la théorie, de moquer l'extrémisme de papier des maîtres penseurs de la révolution textuelle ou d'entonner devant ces barricades de fiction la vieille rengaine de la trahison des clercs. On pourra de même regretter que le souvenir de Mallarmé soit défiguré par des générations de lecteurs et que les exégètes peinent toujours à produire une interprétation dégrisée de ses poèmes et de ses proses. C'est ainsi qu'Étiemble réagissait jadis devant le « mythe de Rimbaud », qui l'avait occupé pendant vingt ans et dont il avait reconstitué les avatars contradictoires : dévot catholique pour les uns, surhomme nietzschéen pour les

10. Stéphane Mallarmé, *La Musique et les lettres* [1894], *Œuvres complètes*, II, *op. cit.*, p. 72.

11. Stéphane Mallarmé, « L'action restreinte » [1895], *Œuvres complètes*, II, *op. cit.*, p. 214-218.

12. Stéphane Mallarmé, « Le Fonds littéraire », *Le Figaro*, 17 août 1894 ; repris sous une forme modifiée dans *La Musique et les lettres* [1894], *Œuvres complètes*, II, *op. cit.*, p. 60-62. Sur la relation ambivalente de Mallarmé aux valeurs républicaines : Antoine Compagnon, « La place des Fêtes : Mallarmé et la III<sup>e</sup> République des lettres », dans Bertrand Marchal et Jean-Luc Steinmetz, *Mallarmé ou l'obscurité lumineuse*, Paris, Hermann, 1999, p. 39-86.

autres, fervent communard pour les contestataires, apôtre de la bourgeoisie pour les défenseurs de l'ordre établi. Condamnant sur un ton voltairien « la puissance du mensonge à notre époque », Étienne voyait dans ces fabulations « l'un des épisodes du combat qui se livre contre l'idée de progrès<sup>13</sup> ». À ces dérives obscurantistes, il opposait la sobriété démystificatrice de la lecture : « Pour ridiculiser la fable de Rimbaud rien ne vaut l'œuvre de Rimbaud<sup>14</sup>. » Quand on vient des États-Unis l'interroger sur le poète des *Illuminations*, en 1896, Mallarmé refuse pour sa part de jouer la lettre de l'œuvre contre l'esprit du mythe, l'aride vérité des écritures contre les charmes trompeurs de la fable. Il renforce même la figure mythique de ce « passant considérable » qui « s'opère, vivant, de la poésie ». À propos de la rumeur faisant état de poèmes inédits rédigés dans la lointaine Afrique, de « trésors à l'abandon ou fabuleux », à laquelle il avoue ne guère croire, il prend la défense de « l'imagination de plusieurs », qui s'exprime à la fois « dans la presse » et « chez la foule » : « on y songe comme à quelque chose qui eût pu être ; avec raison, parce qu'il ne faut jamais négliger, en idée, aucune des possibilités qui volent autour d'une *figure*, elles appartiennent à l'original, même contre la vraisemblance, y plaçant un fond *légendaire* momentané, avant que cela se dissipe tout à fait<sup>15</sup> ». Les versions de la vulgate rimbaldienne que colporte l'universel reportage ne sont pas aux yeux de Mallarmé des contrefaçons faisant écran à la vérité des textes ; elles actualisent les possibilités de la figure originale et portent témoignage, avant de disparaître, des virtualités de son œuvre. Parce qu'en elle se sédimente un fond *légendaire*, se constituant ainsi en une *chose à lire* selon l'étymologie, la figure d'un écrivain, qu'elle soit suscitée par ses propres soins, engendrée par ses contemporains ou fabriquée de toutes pièces par la postérité, relève de plein droit de la littérature. Si elle ne constitue pas la condition d'existence de l'œuvre, la figure de l'écrivain, anthume ou posthume, véridique ou fabulée, est l'une de ses conditions d'éminence : participant à la production

13. Étienne, *Le Mythe de Rimbaud*. 1. *Genèse du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1954 [1952], p. 11-13.

14. Étienne, *Le Mythe de Rimbaud*. 2. *Structure du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1961 [1952], p. 402.

15. Stéphane Mallarmé, « Arthur Rimbaud » [1896], *Œuvres complètes*, II, *op. cit.*, p. 127. Je souligne.

de sa valeur, orientant sa lecture et son interprétation, elle insuffle à l'œuvre une actualité qui l'inscrit durablement dans la mémoire culturelle.

On admettra cependant que le camarade Mallarmé ne constitue pas une *figure historique*, mais une *figure du souvenir*. Celle-ci témoigne sans doute de quelque façon du présent auquel a appartenu le poète, mais, de manière plus décisive, du passé tel qu'il a été remémoré à travers des gestes de lecture, tel qu'en lui-même l'a changé la mémoire du XX<sup>e</sup> siècle. On a raison de croire que « la réception de cette œuvre renseigne peut-être moins sur celle-ci que sur les usages auxquels elle s'est prêtée, c'est-à-dire sur les intérêts théoriques successivement investis dans ses lectures les plus déterminantes <sup>16</sup> ». Mais cette réception n'en rend pas moins lisibles, parce qu'elle les a enregistrées comme un sismographe, les variations de l'idée de littérature depuis un siècle, qui ont non seulement orienté la pratique des écrivains en circonscrivant le champ des possibles de leur époque, mais gouverné les stratégies d'interprétation et de consécration des textes littéraires. À la suite de Laurent Jenny, il faut en effet reconnaître que « ce que nous appelons "littérature" ne se conçoit guère sans un corps d'idées, qui pour partie la constitue et pour partie l'interprète et lui donne sens <sup>17</sup> ». Or la figure du camarade Mallarmé condense l'imaginaire de la théorie française du dernier siècle et révèle les temporalités hétérogènes qui innervent son idée de littérature. Apparue pendant la Deuxième Guerre mondiale, cristallisée au tournant des années quarante et cinquante par des écrivains et critiques tout à la fois inquiétés et fascinés par la violence de l'histoire, redéployée dans les années soixante par des avant-gardes abreuvées de marxisme et de linguistique, resurgissant au cours des années quatre-vingt-dix chez des philosophes méditant l'érosion du communisme, cette figure du souvenir incarne exemplairement le nouage de la littérature et de la politique auquel la pensée française du XX<sup>e</sup> siècle n'a cessé de faire retour. Grâce aux gestes de lecture et de remémoration dont elle a été l'objet, la poétique de la bombe mallarméenne

16. Pascal Durand, *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2008, p. 9.

17. Laurent Jenny, *La Fin de l'intériorité. Théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 2002, p. 7.

(« Je ne sais d'autre bombe, qu'un livre<sup>18</sup> ») a rivalisé aussi bien avec la politique sartrienne de la prose, selon laquelle les mots sont des « pistolets chargés<sup>19</sup> », qu'avec la poésie surréaliste de la révolution, qui invite, « revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule<sup>20</sup> ». En s'inscrivant tardivement dans le traité de balistique de la modernité littéraire, la figure du camarade Mallarmé illustre la portée agonistique de la mémoire culturelle et la dimension politique des usages du passé que mobilisent les pratiques de lecture et d'interprétation. De même que « Moïse l'Égyptien<sup>21</sup> » représentait pour Freud un mot primitif analogue aux figures du rêve et un fossile directeur qui permettait d'identifier les strates mémorielles de l'histoire juive, le camarade Mallarmé est un indicateur privilégié des rémanences historiques et esthétiques qui ont façonné les politiques de la littérature qui se sont affrontées dans la France du XX<sup>e</sup> siècle.

Les images paradoxales d'« un pauvre Mallarmé fascinant l'auditoire d'un meeting prolétarien<sup>22</sup> », selon la formule de Pierre Michon, ne sont pas destinées aux seuls regrattiers livresques. L'histoire qu'elles racontent, quand on les met bout à bout comme des photogrammes et que le projecteur les anime, est le récit d'un passé qui revient à contretemps. Elles témoignent du fait que le XIX<sup>e</sup> siècle fut, du moins pour ceux qui tentèrent de nouer la politique et la littérature, l'arrière-pays du XX<sup>e</sup> siècle, comme un paysage originel et fantasmatique qui n'aurait cessé de se surimposer aux espaces du présent en les transformant en un lieu de hantise. Ces images donnent surtout à voir l'étrange dérangement des temps qui trame la lecture et l'interprétation. Aux époques comme la nôtre, où semble rompue la *tradition* qui inscrit continûment le présent dans le passé, tend à s'imposer la *traduction* du passé dans le présent que la médiation de l'écri-

18. Stéphane Mallarmé, « Sur l'explosion à la chambre des députés » [1893], *Œuvres complètes*, II, *op. cit.*, p. 660.

19. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1947], *Situations*, II, Paris, Gallimard, 1999 [1948], p. 71.

20. André Breton, *Second manifeste du surréalisme* [1930], *Œuvres complètes*, I, éd. M. Bonnet, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1988, p. 783.

21. Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*, trad. C. Heim, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [1939] ; Jan Assmann, *Moïse l'Égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire*, trad. L. Bernardi, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2003 [1997].

22. Pierre Michon, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997 [1984], p. 188.



ture et de la lecture rend possible. Dès lors qu'ils renvoient l'un à l'autre, les gestes de lire et d'écrire rassemblent des temps disjoints et permettent d'inventer une communauté où coexistent morts et vivants grâce aux puissances mémorielles de la lettre. Les exégètes qui produisent le commentaire des textes du passé agissent alors comme des gardiens et des passeurs de la mémoire culturelle : ils actualisent les monuments littéraires en leur attribuant une signification pour les vivants ; ils transmettent un ensemble de textes auxquels ils prêtent une autorité dont le présent peut user à ses propres fins. L'activité herméneutique, qui assure la visibilité des œuvres et en garantit l'actualité, est l'ultime garant de la survie des artefacts textuels<sup>23</sup>. La lecture prend ainsi une dimension politique, puisqu'elle fabrique à partir de textes épars l'identité historique d'une communauté, parfois officielle (l'explication de texte chez Lanson dessinait le visage de la République), parfois dissidente (une « communauté inavouable » s'esquissait à même l'espace littéraire selon Blanchot). Lire, c'est se remémorer, et se remémorer, c'est donner un corps d'images à des communautés fragilisées par le passage du temps, c'est esquisser des communautés encore à venir.

Cette « affaire Mallarmé<sup>24</sup> », c'est une bataille des mémoires qu'elle donne à lire et c'est une guerre des lectures dont elle préserve le souvenir. Les querelles qui entourent le destin posthume du poète permettent d'envisager la sempiternelle question de l'engagement par l'autre bout de la lorgnette, non sous l'angle des intentions de l'écrivain et de la destination de ses textes, mais dans la perspective des stratégies d'interprétation et d'appropriation adoptées par les lecteurs. Selon un préjugé tenace, qui assimile la lecture à une passivité, les politiques de la littérature défendues au XX<sup>e</sup> siècle ont souvent minimisé l'inventivité polémique et l'actualisation critique des gestes de lecture. Si les intellectuels de la revue *Commune*, Aragon en tête, ont demandé « Pour qui écrivez-vous ?<sup>25</sup> » et que Sartre

23. Judith Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, Lagrasse, Verdier, coll. « Poche », 2008 [1992].

24. Henri Meschonnic, « Oralité, clarté de Mallarmé », *Europe*, « Stéphane Mallarmé », n<sup>os</sup> 825-826, 1998, p. 3.

25. Les réponses à ce questionnaire, la plupart commentées par Aragon, sont publiées dans la revue *Commune*, organe de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, dans les numéros 4 (décembre 1933), 5-6 (janvier-février 1934), 7-8 (février-mars 1934) et 9 (avril 1934).

a consacré un chapitre de *Qu'est-ce que la littérature ?* à la question « Pour qui écrit-on ?<sup>26</sup> », c'est à l'écrivain et non au lecteur qu'ils ont confié le nouage de la littérature et de la politique. En effet, si la responsabilité de l'écrivain consiste selon la doctrine des *Temps modernes* à choisir en toute conscience son lectorat de manière à exercer une influence sur ses contemporains, la responsabilité du lecteur s'y résume au décryptage fidèle du message qui lui a été destiné. Or l'engagement herméneutique des « militants de l'action restreinte<sup>27</sup> » démontre à l'inverse que c'est à travers des gestes de lecture et d'interprétation, qui sont toujours des actes de mémoire, que se produit et se reproduit la signification politique des textes, au-delà des visées premières de l'écrivain et de ses partis pris idéologiques. Cette tradition interprétative, relancée de décennie en décennie, suggère en effet qu'« aucun texte ne prescrit quoi que ce soit *par lui-même*, mais que ce sont toujours des interprètes qui *font dire* à ce texte *quelque chose qui leur est utile*<sup>28</sup> ». En cela, la politique de la lecture qui a engendré la figure du camarade Mallarmé révèle un art herméneutique du contretemps, toujours à la limite de l'anachronisme, qui permet aux interprètes de rendre perceptible, à travers la littérature d'autrefois, une force d'opposition et de rupture toujours actuelle. Lecture, mémoire, politique : voilà les astres d'une constellation que le nom de Mallarmé, tel qu'il fut prononcé en France pendant le XX<sup>e</sup> siècle, permet de rassembler.

---

26. Jean-Paul Sartre, « Pour qui écrit-on ? », *Qu'est-ce que la littérature ?*, *Situations*, II, *op. cit.*, p. 110-189.

27. Alain Badiou, *Abrégé de métapolitique*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1998, p. 118.

28. Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives », dans Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'Autorité des communautés interprétatives*, trad. É. Dobenesque, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser / croiser », 2007 [1980], p. 25.